

LE RÉEL, ENJEU DE CETTE JOURNÉE

Pierre Marchal

J'ai évoqué tout à l'instant, en introduction à cette journée, une de ces questions qui me paraissent centrales : celle de la *transmission* et j'ai insisté sur le fait qu'il n'y a pas de transmission, au sens d'une reprise créative, sans la nécessité d'une perte et donc d'un deuil. C'est là une chose qu'il nous faut avoir toujours en mémoire dans une institution comme la nôtre, consacrée précisément à la transmission de la psychanalyse.

Pour introduire cette journée qui, comme son titre l'indique, tournera autour de ces « trois modalités de médiation avec le Réel » que sont – ou que seraient – la divination, la médecine et la psychanalyse, il serait intéressant de réfléchir à ce signifiant « Réel », signifiant lacanien par excellence et qui nous situe d'emblée dans le champ de la psychanalyse freudienne revisitée par Lacan.

En préambule, je me permettrai de vous rappeler que pour Lacan, le Réel n'est pas la réalité. Toutefois il importe de revenir, pour en saisir la véritable portée, sur ce qui peut nous apparaître comme une évidence, une habitude de pensée dans notre discours hérité de Lacan. Lacan prend, en faisant cette distinction, le contrepied du sens commun, lequel, informé qu'il est par la métaphysique la plus classique héritée de l'Antiquité grecque, ne distingue pas ces deux dimensions et fait du « réel-réalité » le critère du vrai dans le champ de la connaissance et de la représentation. Qu'est-ce qui permet à Lacan d'opérer cette distinction ? On pourrait même dire : cette

« coupure » entre Réel et réalité ? Je propose de répondre que cette coupure est un effet direct de la prise en compte de la dimension symbolique, du signifiant. Et pour expliciter cela, je repartirai de l'écriture lacanienne des discours. Pour la bonne raison que c'est sans doute le meilleur biais pour aborder cette question du Réel. Le Réel que, d'emblée, j'identifie, avec Lacan, à **l'impossible d'une complétude**. Ou pour le dire autrement à la nécessité de l'inscription d'un manque. Vous entendez bien que cela n'est pas sans rapport avec la question du deuil comme résilience, comme capacité de rebondir et, pour parler déjà psychanalytiquement, d'assumer son désir.

Donc : l'écriture lacanienne des discours. Il y a bien évidemment un **discours psychanalytique**. On pourrait en conclure, et l'on conclut d'ailleurs trop souvent, que la transmission de la psychanalyse consiste en la *communication* la plus précise, la plus exacte possible de ce discours. Qu'une association d'analystes serait dès lors assimilable à une école où des psychanalystes plus chevronnés seraient des « enseignants ». On se rappelle pourtant comment Lacan s'est rebiffé quand on l'appelait - on voulait l'honorer de la sorte ! - « Monsieur le Professeur ». « Je ne suis pas un professeur, je suis un analyste », rétorquait-il. C'est dire qu'il résistait à cette tendance à assimiler la psychanalyse à une sorte de savoir, entendue comme une connaissance objective, présentant certes des particularités propres, un objet propre qui la définit, mais étant, comme tous les autres discours, réductible à l'ordre de la **représentation**. C'est-à-dire finalement, à l'ordre du sens. Ce sens que Lacan définira, à la fin de son enseignement, dans la mise à plat du nœud borroméen, comme l'intersection de l'Imaginaire et du Symbolique. Dans le sens, dans cette pulsion à en produire, se dit une non-prise en compte du Réel. Le Réel étant, précisément, ce qui se manifeste au moment de la discordance, du désaccord, de l'impossibilité de conclure.

Je ne pense pas que cette assimilation de la psychanalyse à un savoir, disons académique, soit correcte. Je pense que l'enjeu majeur de la psychanalyse se situe au contraire dans le hors-sens, dans ce que nous pourrions également nommer l'« ex-sens » voire l'« es-sens » - à distinguer de l'essence au sens métaphysique du terme - de la psychanalyse. C'est une manière de penser la question de l'inconscient qui, nous le savons tous, est l'invention fondatrice de la psychanalyse par Freud.

Permettez-moi d'insister : ce hors-sens est déjà repéré par Freud, sans le nommer comme tel, quand il fait remarquer que l'inconscient ne connaît

pas le principe de non-contradiction ! Et cela, dès *L'interprétation des rêves* où l'on peut lire :

La manière dont le rêve exprime les catégories de l'opposition et de la contradiction est particulièrement frappante : il ne les exprime pas, il paraît ignorer le « non ». Il excelle à réunir les contraires et à les représenter comme un seul objet.

Ce point est évidemment très important, central parce qu'il rapproche ainsi l'inconscient du « hors-sens » et lui attribue un lieu qui n'est pas autre que le Réel.

Nous pourrions penser que c'est ce même Réel qui devrait nous permettre de distinguer la divination et la médecine d'une part qui relèvent toutes deux de l'économie de la représentation, d'une démarche de modélisation et la psychanalyse, pratique de l'inconscient qui a affaire à ce qui précisément échappe au sens, au Réel. Mais une telle dichotomie est évidemment trop simpliste : il n'est pas exact de penser que ni la divination, ni la médecine n'ont à voir avec le Réel.

Mais avant cela, je voudrais m'attarder sur la manière dont Lacan tente de produire la formule du discours analytique puisque c'est de là que je suis parti : il y a un discours psychanalytique. Lacan nous en propose une écriture qui, il importe de le noter, n'isole pas le discours analytique, mais l'intègre, l'articule à trois autres discours : le discours du Maître, le discours de l'Hystérique et le discours universitaire.

Comment caractériser ces 4 discours ? La réponse que je propose à cette question est simple. Peut-être trop simple ! Elle est implicite dans leur nomination. Ces 4 discours sont référés, sont nommés par leurs agents, les acteurs qui les tiennent. A savoir : le Maître, l'Hystérique, l'Universitaire et l'analyste. C'est sans doute cela qui les rassemble, qui caractérise ce qu'il en est du discours : le discours est de l'ordre de l'acte. Et c'est en cela qu'ils se différencient de la représentation dont je viens de parler. Par ailleurs ce qui les distinguent les uns des autres, et c'est sans doute ce qui est le plus significatif, c'est ce qui, dans l'écriture lacanienne de ces discours, s'inscrit à la place de l'agent : S_1 : c'est ce que le Maître met en acte ; S_2 : ce que l'Universitaire met en acte ; S barré : ce que l'Hystérique met en acte. Quant à l'analyste (que je n'écris pas avec une majuscule et pour cause ...), c'est ***l'objet a*** qu'il met à l'œuvre. Et pourtant, cet objet *a* apparaît aussi dans le discours du Maître mais à une autre place. Dans le discours du Maître c'est le signifiant S_1 en place d'agent si bien que l'on peut dire qu'il fonde

l'économie du signifiant. Vous connaissez la formule qui, cette économie, l'explique : un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Mais il convient d'ajouter – et c'est tout l'intérêt de l'écriture du discours du Maître - que cette mise en place s'opère au prix d'une perte de jouissance écrite « objet *a* », comme le prix à payer si nous voulons accéder au langage, à l'ordre symbolique. Il vient indexer cette jouissance en plus, ce « plus-de-jouir » auquel il nous faut renoncer. Bref, ce n'est rien d'autre que l'index du Réel. Et c'est bien sur ce point-là que discours du Maître et discours de l'analyste se différencient, j'oserais dire radicalement : l'objet *a* est un effet du discours du Maître et c'est lui qui est mis, par le discours de l'analyste, en position d'agent. Si bien que nous pourrions qualifier le discours de l'analyste comme un discours de la perte.

On voit bien, par ce rapprochement que nous venons de faire entre le discours du Maître et le discours de l'analyste, que, dans cette écriture lacanienne des discours, il ne s'agit pas d'une sorte de taxinomie des discours qui proposerait une simple juxtaposition de discours, mais bien plutôt de ce que l'on a pris l'habitude de nommer la « ronde des discours ». Il y a là un mouvement, une rotation qui nous permet de passer d'un discours à un autre. Ce qui nous amènerait à penser que ni le discours analytique, ni les autres d'ailleurs, ne peuvent s'isoler dans une sorte d'autarcie, d'autosuffisance, d'autonomie. Ces 4 discours sont pris dans une ronde qui s'effectue par une série de quart de tours et qui, par là, décrit la dynamique même dans laquelle est pris le sujet humain marqué par une division dont l'Hystérique témoigne en faisant valoir cette division, mais aussi en dénonçant l'impuissance du Maître à y porter remède.

Là où l'Hystérique se trompe, c'est de penser que la fonction du Maître est de guérir l'Hystérique de sa division, alors qu'au contraire, sa fonction (au Maître) est précisément de mettre en place cette division, et la perte qui en est la cause. Sans cette perte, sans cette division il n'y a pas de sujet, il n'y a pas de désir. Seulement un individu. Nous aurions peut-être intérêt à rapprocher cette écriture du discours du Maître de l'écriture que Lacan, bien des années auparavant, dans le séminaire *La relation d'objet*, avait proposée des différentes modalités du manque. Et plus particulièrement peut-être de la dimension symbolique du manque qui n'est autre que la castration, l'agent étant le Père réel et l'objet le phallus imaginaire. Il me semble que la « perte » du phallus imaginaire n'est pas autre chose que le passage de ce dernier à la dimension symbolique ; la fonction grand Phi. Ce qui nous permet d'illustrer ce que je proposais en disant qu'il n'y a pas d'accès à la dimension symbolique que sous la condition d'une perte, d'un deuil.

Un dernier mot sur le discours de l'analyste dont la spécificité est de mettre en acte l'objet a. Objet a qu'il ne nous faut pas confondre avec un objet positif. Je dirais même un objet de consommation offert par le petit autre à notre convoitise. C'est l'objet cause du désir qui structure le fantasme. Je vous cite Lacan à ce propos :

L'objet du désir, au sens commun (c'est-à-dire ce que j'ai conscience de désirer), est ou un fantasme qui est en réalité soutien du désir, ou un leurre. Sur ce sujet du leurre, qui pose en même temps toutes les questions préalables que vous avez avancées tout à l'heure concernant le rapport du sujet au réel, l'analyse que Freud donne de l'amour nous permettra de nous avancer.

Je viens d'évoquer que ce qui nous occupe ici est en fait une reprise de choses qu'il avait déjà abordées dans ces séminaires antérieurs. C'est vrai pour cette question du manque symbolique. C'est vrai aussi pour l'écriture du graphe du désir, lequel permettrait de répondre à la question de savoir comment un sujet accède à cette dimension du désir. Cet accès au désir se joue dans la rencontre d'un sujet avec le Grand Autre. L'enjeu de cette rencontre porte sur la question que le sujet pose à cet Autre quand il se rend compte, le sujet, sans doute parce que, dans le meilleur des cas, il ne reçoit aucune réponse à sa question, à sa demande que l'on pourrait dire d'amour, que cet Autre est barré, manquant. Si bien que, de ce constat, découle une modification de sa demande : elle devient : Que me veux-tu ? « Que vois-tu ? » Que devrais-je être pour venir remplir ce manque ? Au fond il se propose comme thérapeutique de l'Autre entamé.

C'est évidemment une impasse puisque *ce manque dans l'Autre est structural*. Penser l'Autre comme manquant est sans doute déjà une sorte d'imaginarisation de la fonction de l'Autre, le repérage d'une faille dans cet Autre qui se devrait d'être puissant et bienveillant. Mais on comprend bien que cela arrange le sujet qui se trouve là une raison d'exister lui-même, de se donner une identité, de répondre, à son avantage, à ce sentiment qu'il peut avoir devant le silence de l'autre, son absence de réponse : « qu'est-ce que je fous là ? ». Comme je viens de le dire : s'imaginer être celui qui guérit l'Autre de cette faille.

Mais c'est aussi une manière de venir, gentiment, récuser notre position de parlêtre. Je me rappelle cette proposition faite par Charles Melman, dans son séminaire *Problèmes posés à la psychanalyse* (1993 – 1994) dès le début de la deuxième leçon. Il revient sur la distinction faite par Lacan entre Civilisation et Culture :

Proposons ceci : si la civilisation constitue à reconnaître les lois de la parole – je crois qu'on peut dire cela –, la culture est-elle une façon collective de méconnaître l'impossible que lesdites lois impliquent ? Autrement dit, la culture est peut-être la façon que nous avons de déplacer le problème, de ne pas vouloir le repérer là où il gîte.

« Déplacer le problème », n'est-ce pas une autre manière, plus topologique de parler du refoulement ? Ce qui voudrait dire que la cure, dans cette dimension topologique, ne serait pas autre chose qu'un déplacement dans l'autre sens : accepter de repérer le problème « là où il gîte ». C'est d'ailleurs bien ce que Freud nous disait quand il parlait de « l'autre scène ».

La demande d'amour entendue comme guérison de la faille dans l'Autre, est bien une impasse parce que l'Autre n'est pas quelqu'un mais une place, un lieu¹ : celui qui instaure l'économie signifiante. L'Autre ne subit pas ce manque que le sujet repère suite à un hypothétique traumatisme. Au contraire, il le met en place avec l'invention du signifiant. Économie signifiante qui se résume, je crois l'avoir déjà rappelé, dans cette formule : « le signifiant, c'est ce qui représente le sujet [divisé] pour un autre signifiant ». Ou pour le dire encore autrement : le sujet [divisé] est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Et pourquoi cet ajout que je me permets ; pourquoi le sujet, pris dans le rapport de représentation d'un signifiant S_1 à un autre signifiant S_2 , est-il nécessairement divisé ? Parce qu'il est le sujet d'une perte de jouissance, perte de l'objet petit a. Perte de la complétude.

Il faut donc que le sujet, s'il veut échapper à la pente mélancolique ou, au contraire, à une dénonciation d'allure paranoïde, fasse son deuil de l'un maternel, deuil que l'on pourrait d'ailleurs rapprocher de la sublimation. Rappelez-vous comment Freud aborde cette question de la sublimation. Il s'agit, dit-il, du destin de la pulsion sans refoulement. En d'autres termes encore l'acceptation de la castration symbolique lui permettant d'accéder précisément à l'ordre du Symbolique. Acceptation de la perte qui pourrait tout aussi bien se dire : reconnaissance de ce qu'il y a du Réel.

Revenons un instant à la clinique. Je viens d'évoquer la mélancolisation qui, le plus souvent, prend la forme d'une panne que ce soit dans la vie sexuelle ou dans la sphère du travail. Pensez au burnout. Cette dimen-

1. La leçon 8 du *Séminaire* de Melman que je viens de citer s'intitule précisément : « Le réel n'est pas un concept, c'est un lieu ». Ce qui signe d'ailleurs le passage qui fonde la psychanalyse et que je vous suggérais de penser comme le passage du conceptuel au topologique.

sion dépressive qui amène certaines personnes à constater une absence de libido. « Je ne suis plus animée par une libido » me dit une patiente. A ma question : « Que voulez-vous dire ? », elle me répond sans hésiter : « Je n'ai plus aucun désir sexuel pour mon compagnon. Mais aussi pour n'importe quel homme. » Et elle se lance dans une explication – qui n'est d'ailleurs pas sans intérêt – qu'elle dit être complètement narcissique : « Je me suis emparée de cet objet d'amour qu'était mon compagnon et je me le suis approprié. Il est devenu une partie de moi. » L'annexion est réalisée ; elle n'a plus à le désirer puisqu'il est devenu partie d'elle-même. On voit bien que dans ce symptôme, c'est le manque lui-même qui est escamoté avec la conséquence attendue d'un désir désormais impossible.

J'ai parlé de l'amour, de la demande d'amour que le sujet adresse au premier Autre. J'ai parlé de la sublimation, destin de la pulsion sans refoulement. Je voudrais dire quelques mots d'un mythe lacanien dont Lacan ne parle que deux fois, dans le même séminaire XI (*Les quatre concepts*, leçons des 20 et 27 mai 1964) : *le mythe de la lamelle* qu'il substitue pour parler de l'amour au mythe d'Aristophane, évoqué par Freud. Voici comment en parle l'article « libido » dans le Dictionnaire de la Psychanalyse de Chema-ma et Vandermersch, article que l'on doit à Catherine Desprats-Péquignot. Je vous en propose une citation un peu libre :

La lamelle incarne « la part manquante » et c'est par elle qu'il [Lacan] cherche à ressaisir la question de la libido et de sa fonction, la question de l'amour se trouvant renvoyée à un fondement narcissique et imaginaire. Au mythe de la recherche de la moitié sexuelle dans l'amour, Aristophane dans le Banquet de Platon, il substitue « la recherche par le sujet, non du complément sexuel, mais de la part à jamais perdue de lui-même, qui est constituée du fait qu'il n'est qu'un vivant sexué et qu'il n'est plus immortel.

Jusque-là, rien de bien neuf, encore que 'rien de bien neuf' reste essentiel. Spécialement en ceci que l'opération de la castration implique que nous ne sommes plus immortels. Mais pourquoi la lamelle ?

La lamelle, « c'est quelque chose qui a rapport avec ce que l'être sexué perd dans la sexualité, c'est comme est l'amibe par rapport aux êtres sexués, immortel ». Et cette lamelle immortelle de survivre à toute division, cet organe qui « a pour caractéristique de ne pas exister », c'est là, dit Lacan, la libido en tant que vie immortelle, irrépressible, c'est ce qui est soustrait à l'être vivant de ce qu'il est sujet au sexe. La libido se trouve donc désignée par l'image et le mythe de la lamelle, non plus comme « champ de forces, mais comme un organe, un « organe partie de l'organisme » et un organe

« instrument de la pulsion ». Organe « irréel », dit encore Lacan, l'irréel se définissant de « s'articuler au réel d'une façon qui nous échappe et c'est justement ce qui nécessite que sa représentation soit mythique, comme nous le faisons. Mais d'être irréel, cela n'empêche pas un organe de s'incarner. »

Voilà, nous aurions peut-être à retravailler cela : cette « irréalité », cet organe irréel que nous pourrions peut-être entendre comme une manière de faire avec le réel. Manière de faire qui nécessite le récit mythique, la dit-mention mythique et qui est aux antipodes du refoulement, d'un 'je n'en veux rien savoir'.

Il me faut conclure et tenter de répondre à la question de savoir en quoi mes élucubrations à propos du Réel pourraient-elle éclairer le positionnement des trois médiations annoncées dans le titre de cette journée, à savoir : la divination, la médecine et la psychanalyse ? Je me limiterai à une remarque sur le terme de « médiation » qui apparaît dans le titre de cette journée.

La médiation (c'est toujours l'étymologie, cette sagesse de la langue, qui nous enseigne) la médiation, c'est ce qui vient au milieu. Au milieu de quoi ? Habituellement de deux termes, de deux positions, bien souvent contradictoires, sinon en cas d'accord, on ne voit pas l'utilité d'une médiation. Dans les meilleurs des cas, elle permet de déboucher sur un compromis. Par exemple, si nous nous référons à la dialectique hégélienne, il s'agit de la prise en compte des contraires : la thèse et l'antithèse s'affrontent, la synthèse se veut le temps du compromis. Dans la sphère politique, dans les rapports sociaux, elle intervient, le plus souvent pour apaiser un conflit. Est-ce le cas ici : peut-on penser que nous sommes dans une sorte de conflit avec le réel dont l'apparition, nous l'avons dit, présentifie le désaccord, l'impossible d'un au-delà du conflit ?

En tout cas, pour ce qui se joue dans la psychanalyse, ce n'est nullement d'un compromis qu'il s'agit. Mais plutôt de la prise en compte de ce réel irréductible. Prise en compte qui, en fait, ne porte pas sur un savoir, au sens habituel de ce terme, mais sur une question bien plus radicale qui est celle de la jouissance. En est-il de même pour la divination et la médecine. Evidemment pas dans les mêmes termes, me semble-t-il. Nous entendrons ce que nous en diront Frédérique Hildefonse et Marc Estenne.

Mais je voudrais revenir, en terminant, sur ce que Lacan avançait avec le mythe de la lamelle - tant du côté de cet organe irréel dont on ne peut parler autrement que sur le mode mythique -, que du côté de cette immor-

talité à laquelle il nous faut renoncer (la mort n'étant pas ce qui vient en fin de vie, comme on le dit souvent, mais ce qui habite notre présent). C'est cela qui caractérise le rapport de l'humain à la mort. J'ai l'habitude de dire que, si tous les vivants meurent, seul l'humain est mortel.

En définitive, ce que la psychanalyse a tenté de théoriser, mais surtout de pratiquer dans la cure, c'est bien cette irréductibilité du Réel. Pensons à ce qu'il en est de l'interprétation - et je vous laisserai avec cette manière dont Lacan nous parle de l'interprétation : si elle est analytique, elle ne peut être ni imaginaire, ni symbolique. Elle ne peut être que réelle.

Discussion

MARC MORALI – Merci de votre invitation, et j'en profite pour dire combien la disparition de Claude m'a affecté. Je me suis rendu compte que je ne m'étais jamais posé la question de savoir pourquoi on pouvait parler, pourquoi on pouvait échanger à propos d'à peu près n'importe quoi. Il aura fallu que j'attende hier où Marc Estenne a eu la gentillesse de m'envoyer un texte que je ne connaissais pas qui s'appelle *Nachträglich*, dans lequel on peut lire, à travers la trajectoire de ce texte, les différentes voies qui lui servent à lire Lacan. Parce que dans le fond, on peut passer par Aby Warburg, on peut passer par Didi-Huberman, on peut passer par les chamans de la vallée de je ne sais plus où, des Indes où elle avait été trainer, ou par Cotonou, par Strasbourg, Bruxelles ; cette trajectoire pour nous, cette trajectoire d'une parole, c'est ce qui nous conduit à fabriquer avec certaines phrases de Lacan, la clinique. La clinique - le cas clinique - comme on sait, c'est toujours le cas de l'analyste, en fait ! On dit que l'analyste met en acte l'objet *a*, mais c'est le sien, c'est pour cela qu'il a un peu intérêt à avoir été analysé avant de commencer à se risquer à écouter. Je ne dirais pas à parler, parce que malheureusement, je ne pense pas que la psychanalyse nous guérisse complètement de cette difficulté qui consiste à parler. De cette façon de nous exposer.

C'est pour ça qu'en écoutant Pierre Marchal, je me disais qu'il avait lancé un avertissement à la fonction de discutant. Ne sois pas un professeur, c'est à dire ne viens pas immédiatement pointer dans ce texte, ce qui pourrait justement faire faille, puisque tu parles, et que forcément quelque chose va dire dans ce texte, dans ton exposé, dans la façon dont chacun d'entre nous s'expose, qu'est-ce qui justement ne tourne pas rond ! C'est tellement facile de l'entendre, c'est tellement difficile

d'en dire quelque chose d'autre, que de dire « tu t'es trompé, professeur ». Le maître ! Faire entendre que lorsque nous parlons, il y a de la jouissance. Mais, encore une fois, il est complètement illusoire de vouloir y échapper. Donc, je me suis dit, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre aujourd'hui dans cette journée particulière, sinon me servir des signifiants que j'avais piqués, que j'avais entendus. Alors vous allez me dire, ce sont les signifiants de Claude ! Non, les miens bien entendu, puisque je ne peux pas trouver chez l'autre autre chose que ce que j'y entends, c'est-à-dire le manque de signifiants pour elle et la retrouvaille des miens qui me permettrait de boucler un nouveau tour de paroles. Difficile fonction que celle du discutant, mais en même temps réponse à ce que j'appellerai un trajet, parce que dans le fond, ce à quoi Pierre nous a conviés, c'est un trajet de lecture. Et je trouve que la fin de son exposé est absolument extraordinaire.

Comme par hasard, on s'est mis à parler, la langue belge, est-ce que les Belges sont comme-ci, est-ce que les Belges sont comme ça. Est-ce que les Français sont comme-ci, est-ce qu'ils ont tout compris ?²... Autrement dit, c'est par le biais de cette parole que tout d'un coup, tu te mets à te poser la question de la médiation et à tomber sur la question du compromis. Alors ça, la question du compromis, c'est formidable, parce que si on veut bien se souvenir qu'avant le sinthome lacanien, il y avait un certain Sigmund Freud, c'est la définition même du symptôme : une formation de compromis. Et donc, à cet endroit-là, on peut faire un copier-coller des paroles de Claude, dans son texte *Nachträglich*, que j'ai beaucoup aimé, et qui nous propulse immédiatement à l'origine même de la question du Réel pour qui que ce soit, parce que c'est intéressant le Réel de la divination, le Réel de la médecine. Ces gens-là parlent, ils parlent et cette parole pose la question de la place du Réel dans la dynamique du temps, pourrait-on dire. Claude n'arrête pas de parler de ça, le temps, le corps, la parole, le nouage, le mystère, le rythme, le rire, le rite, c'est-à-dire tout ce qui se produit dans le mouvement même de la parole. Et c'est une question tellement intéressante, que nous sommes troublés de nous emmêler les pieds en disant *le sujet* par rapport à la question du parlêtre, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de sujet sans parlêtre. C'est-à-dire, le sujet ça ne pousse pas aux arbres ! Le sujet, c'est la production d'un

2. Lors de son intervention, Pierre Marchal rappelait, à l'adresse de ses « amis français » qu'en Belgique, « nous sommes deux au moins, enfin disons, deux principaux interlocuteurs qui ne sont pas toujours d'accord, le nord et le sud du pays, et deux langues ». « La question pour nous du compromis et de la médiation, rappelait-il, c'est une question cruciale, si nous voulons faire Un royaume. »

circuit pulsionnel et ça se fabrique à chaque fois. Alors j'accolais à ton « compromis », la phrase de Claude qui parlait du symptôme, en disant que ça ferait presque penser à quelque chose de l'archaïque, c'est l'origine même de l'archaïque – Lacan en disant le symptôme parle de faute première - c'est-à-dire de quelque chose qui était là *avant*, quelque chose dont nous sommes le sujet.

Alors moi j'ai une question à te poser, pour avoir suivi toute cette trajectoire qui nous amène à cette question du compromis de la langue - alors je te rassure tout de suite, non les Belges vous n'êtes pas les seuls à utiliser le médiateur, nous avons en France le médiateur de la République qui essaie de fabriquer des compromis et bien que parlant la même langue, nous ne parlons pas la même langue ! Le compromis bien sûr est le médiateur, et finalement aujourd'hui, nous avons un problème de médiateur dans le monde, c'est le problème des médias ! Qu'est-ce qui aujourd'hui « catapulte » pour des raisons économiques de buzz, des fausses nouvelles, des amalgames qui troublent les gens, si ce n'est pas justement ce qu'aujourd'hui nous avons appelé les médias ? C'est-à-dire que, au lieu de fabriquer des compromis, ils fabriquent des symptômes là où il n'y en a pas, parce que dans le fond, ça se vend, ça fabrique quelque chose. J'ai une question plus importante, car il me semble que dans ton texte, puisqu'il est question de situer le Réel au regard de ces trois instances, mais de rappeler qu'il y a là quelque chose de l'ordre de la parole en mouvement, « Work in progress ». Par exemple, Lacan dit dans le séminaire *Les 4 discours*, que le sujet est le résultat d'une boucle pulsionnelle qui se boucle. C'est-à-dire qui produit de l'objet a, qui produit du reste. Le sujet, il ne préexiste pas à cette boucle, il est le produit même de la parole et de cette boucle pulsionnelle. Charles Melman dira que la pulsion, *c'est l'écho dans le corps qu'il y a un dire*. Et pas un dieur³. Pas de dieur pour parler dans le trou, mais l'effet *trou* du dire, d'un dire. Il appellera l'effet de ce trou, de cette perte, un nouveau sujet. C'est ça le sujet, c'est ce qui s'effectue dans ce mouvement même qui constitue la boucle pulsionnelle, la perte et j'ajouterai qui constitue le Réel. Le Réel de la psychanalyse ne préexiste pas au fait de parler. Il n'y a pas d'abord un Réel et ensuite le sujet. Par contre, cela nous pose la question très compliquée de la relation entre ce sujet-là et ce réel-là, qui fait partie de la boucle qui se constitue à ce moment-là, avec ce qu'on appellerait le sujet de la science, le Réel de la science. C'est une vraie question.

3. Incertain à l'audition et à la retranscription.

Par contre toi, tu as dit deux choses qui m'interrogent, tu as dit le Réel est un lieu vide. Alors la question qui se pose pour moi, c'est : vide, mais de quoi ? Alors, tu as corrigé le coup d'après, mais est-ce une contradiction ? Puis ensuite, tu as dit l'Autre, c'est vide, dans l'Autre il y a un trou, est-ce que ce trou, c'est un réel ? C'est un trou réel ? Et, est-ce qu'il peut y avoir un trou s'il n'y a pas de bord ? Et s'il n'y a pas de bord, est-ce qu'on peut dire qu'il y a un lieu vide, et dire de quoi il est vide ? C'est intéressant, parce que le vide comme ça, c'est pris dans les rets du symbolique. Et enfin tu as rajouté à un moment donné, qu'il y avait là quelque chose justement qui était de structure. Alors, j'ai en mémoire une phrase de Lacan qui a toujours guidé mon travail : « la réalité est abordée avec les instruments de la jouissance, ce qui ne veut pas dire qu'elle lui soit antérieure », et nous sommes là devant une vraie question : est-ce qu'on peut dire que le Réel est un lieu vide ? Sachant que Lacan, précisant la question à propos de la clinique, dit : « la clinique c'est le réel », mais tout n'y est pas possible, ce qui ne veut pas dire que tout y soit possible .

Il y a une question tout à fait importante qui se pose à nous aujourd'hui, à savoir, nous savons dire ce qu'est une boucle pulsionnelle, nous savons dire qu'elle produit le sujet, tout ça se produit en même temps, il n'y a rien d'avant, il n'y a pas un inconscient avant et ensuite on parle, non, l'inconscient ça se produit au moment où on parle, c'est d'ailleurs là-dessus que Lacan rompt avec Freud. Il rompt avec Freud sur la question de la représentation, tu l'as bien dit, avec les trois étapes⁴, il rompt avec Freud là-dessus, il n'y a pas de représentation inconsciente. C'est-à-dire il n'y a pas un truc qui est là avant qu'on parle et qui serait effectivement l'inconscient freudien. C'est une vraie question, que je ne sais pas résoudre. Mais il me semble que dans cette espèce de boiterie, mais en même temps... de la production de ce signifiant, que tu as produit : médiation, compromis, symptôme, et ensuite tu t'es mis à parler d'autre chose pour faire entendre la clinique même de cette affaire-là. C'est ça qui est intéressant, que cette discussion à la fin fait entendre que tu dois passer par cette clinique, pour pouvoir faire entendre encore une fois : est-ce que c'est une question de langue ? est-ce que les langues sont différentes ? etc... Voilà la question de fond à laquelle me conduit ton exposé.

JEAN-PIERRE LEBRUN – Je voulais remercier Pierre de son développement

4. verstellen, undstellen, darstellen ?

car j'y ai trouvé une perle, et j'ai envie de le dire, de le préciser : quand tu rappelles cette histoire du discours du Maître, que ce n'est pas la maîtrise mais qu'au fond ça produit l'objet ! C'est vraiment important aujourd'hui parce que c'est là-dessus qu'il y a confusion, parce que le phallique, au fond, c'est du vivant ! Ce qui est mortifère, c'est le « tout phallique » et ce qui est aussi mortifère – nouveau - c'est le « tout pas phallique ». C'est les deux mortifère qui nous guettent. Il y en a deux aujourd'hui, puisque la représentation a changé de statut. Ce petit point-là parmi tout ce que tu as dit d'intéressant méritait d'être repris car c'est vraiment important.

PIERRE MARCHAL – Je remercie beaucoup et Jean-Pierre et Marc. Marc, simplement ceci, à la fois j'entends bien que le compromis c'est le symptôme, mais je pense aussi qu'avec l'idée de la fameuse sublimation sur laquelle nous travaillons avec quelques collègues de Lille depuis les journées préparatoires au séminaire d'été de l'année précédente, je pense qu'il y a des compromis qui se font, pour parler comme Freud, avec du refoulement ou sans du refoulement. Et je pense qu'il y a quand même dans le symptôme quelque chose de plus qu'un simple compromis. Si on entend le compromis comme ce qu'un sujet doit laisser tomber pour que le rapport à l'autre soit possible... Je suis surpris, par exemple, par les discours qui sont tenus à propos de l'immigration. On parle beaucoup du fait que notre politique à nous qui accueillions ces immigrés, c'est de les « assimiler », et que jamais on ne vient dire que nous devons aussi laisser tomber quelque chose. Si nous voulons vraiment qu'ils fassent partie de notre société, nous devons laisser tomber quelque chose et inventer une autre forme de socialité. Nous ne pouvons pas simplement être dans une assimilation, c'est-à-dire demander à l'autre de laisser tout tomber, TOUT tomber. Le symptôme, revenons au nœud borroméen, le symptôme, c'est - écrit par Lacan - dans l'inconscient qui vient s'incarner dans du réel, mais il s'incarne dans le réel d'une certaine manière, c'est-à-dire dans l'espoir fou qu'il va pouvoir ne pas devoir renoncer à de la jouissance. Et de ce point de vue-là, ce n'est pas vraiment la logique du compromis, ça.

M. M. – C'est difficile de répondre en si peu de temps. Je ne peux pas limiter le symptôme au compromis, je dirais juste la chose suivante tout à fait simplement : à partir du moment où le symptôme touche à l'identité et aux identifications, et à justement ce qui lie une identification à une jouissance - ce qui fait que quand même cette jouissance, c'est la mienne, même si c'est inconscient - alors on voit bien que ce que tu dis

c'est très juste au regard de l'immigration, mais moi ce qui m'intéressait, c'est au regard du parlêtre, dans son rapport à la parole, il est bien clair que nous sommes là dans quelque chose presque qu'on ne peut pas résoudre, parce que si l'autre vient te demander de renoncer à ta propre identité pour faire de la place à la sienne, on est là au niveau de la guerre !

P. M. – Oui, c'est ça ! Mais c'est quand même dans le « pas tout » que ça va se jouer, pas toute l'identité, mais quelque chose de l'identité doit tomber.